

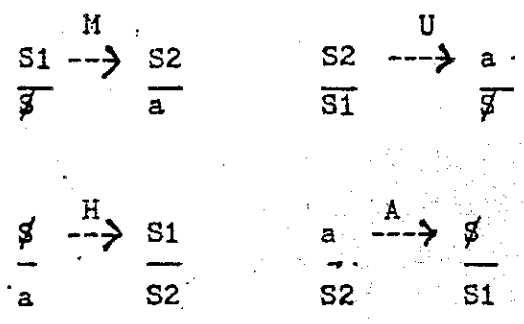
LACAN

LA PSYCHANALYSE A L'ENVERS

11 Février 1970

VI

Nous allons avancer aujourd'hui et, pour éviter ce qui peut être un malentendu entre autres, je voudrais vous donner cette règle de première approximation de la référence d'un discours : c'est ce qu'il avoue vouloir maîtriser. Ca suffit à le classer justement dans la parenté du discours du maître et c'est



bien la difficulté de celui que j'essaie de rapprocher autant que je peux du discours de l'analyste. Il doit se trouver à l'opposé de toute volonté au moins avouée de maîtrise, je dis "au moins avouée", non pas qu'il ait à la dissimuler, car après tout il est facile de redéraper toujours dans le discours de la maîtrise, c'est qu'à vrai dire nous partons

de là pour ce qui est de l'enseignement. Le discours de la conscience, il s'est repris, il se reprend tous les jours indéfiniment - aussi pour être très proche de moi, dans la psychiatrie, quelqu'un de mes meilleurs amis lui a redonné sa meilleure touche : le discours de la synthèse, le discours de la conscience qui maîtrise. C'est à lui que je répondais dans certains propos que j'ai tenus il y a un bout de temps sur la causalité psychique, propos qui sont là pour témoigner que, bien avant de prendre en main le discours analytique, j'avais déjà quelque orientation, quand je lui disais à peu près ceci : comment peut-il se faire autrement que d'appréhender toute cette activité psychique, comment peut-il se faire de l'appréhender autrement que comme un rêve, quand on entend mille et mille fois, au cours des journées, cette chaîne batarde de destin et d'inertie, de coups de dés et de stupeur, de faux succès et de rencontres méconnues qui font le texte courant d'une vie humaine. Ne vous attendez donc à rien d'autre de plus subversif, en mon discours, que de ne pas prétendre à la solution.

Néanmoins, il est clair que rien n'est plus brûlant que ce qui du discours fait référence à la jouissance. Le discours y touche sans cesse de ce qu'il s'y origine, qu'il l'émeut à nouveau et qu'il s'essaie à retourner à cette origine, et c'est en cela qu'il conteste tout apaisement. Freud tient un discours étrange, il faut le dire, le plus contraire à la cohérence, à la

consistance d'un discours. Le sujet du discours ne se sait pas en tant que sujet tenant le discours. Qu'il ne sache pas ce qu'il dit, passe encore, on y a toujours suppléé. Mais ce que FREUD dit, c'est qu'il ne sait pas qui le dit. Le savoir - car le savoir, je pense y avoir déjà assez insisté pour que ça vous entre dans la tête - le savoir est chose qui se dit, qui est le dire. Eh bien le savoir parle tout seul, voilà l'Inconscient. C'est là qu'il aurait dû être attaqué par ce qu'on appelle plus ou moins diffusément la phénoménologie. Il ne suffisait pas, pour contredire FREUD, de rappeler que le savoir se sait ineffablement ; il fallait porter l'attaque sur ceci de ce que FREUD met l'accent sur ce que n'importe qui peut savoir : c'est que le savoir s'égrène, que le savoir s'énumère, se détaille et c'est ça qui ne va pas tout seul. C'est que ce qui se dit, le chapelet, personne ne le dit, il se déroule tout seul. Si vous me permettez, c'était par là que je voulais commencer, par cet aphorisme. Vous allez voir pourquoi j'y ai reculé. J'ai fait comme d'habitude, heureusement cette fois-ci je l'ai fait avant midi 31 qu'il est, de façon à ne pas retarder, cette fois, la fin de notre rencontre. Ce par quoi je voulais commencer, si je commençais comme j'en ai toujours envie, de façon abrupte - c'est parce que j'en ai envie que je ne le fais pas, je vous apprivoise, je vous évite les chocs - l'aphorisme est ceci qui, j'espère, va vous frapper par son évidence, parce que c'est à cause de ça que FREUD, malgré les protestations qui ont accueilli, il faut bien le dire, son entrée dans le monde du commerce des idées, ce qui s'est imposé c'est que FREUD ne déconne pas. C'est ça qui a imposé cette sorte, comme ça, de préséance qu'il a à notre époque. C'est probablement autour de ça aussi qu'il y en a un autre dont on sait que malgré tout il survit assez bien : Marx. L'un et l'autre, FREUD et MARX, ce qui les caractérise, c'est qu'ils ne déçoignent pas. Ça se remarque à ceci : c'est que c'est à les contredire qu'on risque toujours et qu'on glisse assez bien dans le déconnage. Ils désordonnent le discours de ceux qui veulent les accrocher. Ils le figent très fréquemment en une sorte de récursion académique, conformiste, retardataire irréductiblement. Plût au ciel que ses contradicteurs, si j'ose dire, déconnaissent ! Ils donneraient ses suites à FREUD. Ils seraient dans un certain ordre, celui de ce dont après tout il est question, car après tout, on se demande pourquoi, comme ça, on qualifie de temps en temps un tel ou un tel de con. Est-ce que c'est si dévalorisant ? Vous n'avez pas remarqué que quand on dit que quelqu'un est un con, ça veut dire bien plutôt qu'il est un "pas si con".

Ce qui me déprime, c'est qu'on ne sait pas très bien en quoi il a à faire à la jouissance. C'est pour ça qu'on l'appelle comme ça. C'est aussi ce qui fait le mérite du discours de FREUD, c'est que justement, lui, il est à la

hauteur. Il est à la hauteur d'un discours qui se tient aussi près qu'il est possible de ce qui se rapporte à la jouissance, enfin aussi près qu'il est possible jusqu'à lui. C'est pas commode, c'est pas commode de se situer en ce point où le discours émerge, voire, quand il y retourne, achoppe, aux environs de la jouissance.

Evidemment, là-dessus FREUD parfois se dérobe, nous abandonne. Il abandonne la question autour de la jouissance féminine. Aux dernières nouvelles, un monsieur Gillespie, personnage éminent à s'être distingué dans une sorte d'opération de marchandage entre les différents courants qui ont parcouru l'analyse dans ces 50 dernières années, marque je ne sais quelle allégresse dans le dernier numéro paru de l'International Journal of Psychoanalysis, une allégresse singulière due au fait que, grâce à un certain nombre d'expériences qui se seraient poursuivies à l'université de Washington sur l'orgasme vaginal, une vive lumière serait projetée sur ce qui faisait débat, à savoir de la primauté ou non dans le développement de la femme d'une jouissance d'abord réduite à l'équivalent de la jouissance mâle. Ces travaux d'un nommé Masters et d'un autre Johnson sont à vrai dire non sans intérêt. Mais quand j'y vois figurer - je dois dire que c'est sans avoir pu me reporter directement au texte, mais à travers certaines citations - que l'orgasme majeur, en tant qu'il serait celui de la femme, ressortit à la personnalité totale, je me demande ce en quoi l'emploi d'appareils cinématographiques et recueillant les images, en couleurs, mis à l'intérieur d'un appendice qui est là pour représenter le pénis introduit, et qui donc, de l'intérieur ainsi, saisit ce qui se passe sur la paroi de ce qui, lors de son introduction, l'entoure, je me demande comment peut être saisie, de par cet appareil, de ce point de vue, la personnalité totale.

C'est peut-être fort intéressant, bien sûr, comme accompagnement, si je puis dire, en marge de ce que le discours de FREUD nous permet d'avancer. Mais c'est bien là ce qui donne son sens au mot déconner, comme déchanter, vous savez ce que c'est que le déchant, c'est quelque chose qui s'écrit à côté comme ça, en marge du plain-chant ; ça peut se chanter aussi, ça peut faire un accompagnement, mais enfin c'est pas tout à fait ce qu'on attend du plain-chant. Alors c'est pour ça que... il y a tant de déchant qu'il me faut bien rappeler ici dans son relief brutal ce quelque chose qui ressort de ce que je pourrais appeler la tentative de réduction économique que FREUD donne à son discours sur la jouissance ; ce n'est pas sans raison qu'il le masque ainsi. Vous allez voir l'effet que ça fait quand on l'énonce en direct et c'est ce que j'ai cru aujourd'hui devoir faire sous une forme qui, j'espère, vous frappera,

encore qu'elle vous apprenne rien sinon le juste ton de ce que Freud découvre. Nous n'allons pas parler de la jouissance comme ça. Je vous en ai déjà assez dit pour que vous sachiez que la jouissance c'est le tonneau des Danaïdes et qu'une fois qu'on y entre on ne sait pas jusqu'où ça va : ça commence à la chatouille et ça finit par la flambée à l'essence. Enfin c'est toujours la jouissance... Je prendrai les choses par un autre facteur dont on ne peut pas dire qu'il soit absent du discours analytique. Si vous lisez, enfin, le véritable corpus anniversaire que constitue ce numéro et dont on conçoit que les auteurs se félicitent de la solidité révélée par ces cinquante années, c'est que - je vous prie d'en faire l'épreuve, d'en faire l'expérience - prenez de ces cinquante ans n'importe quel numéro, vous saurez <sup>ne</sup> jamais de quand il date : il dit toujours la même chose ! C'est toujours aussi insipide et, comme l'analyse conserve, c'est toujours aussi les mêmes auteurs ! Simplement avec la fatigue, ils ont réduit de temps en temps leur collaboration. Il y en a un qui s'exprime en une page et il se félicite en somme que ces cinquante ans aient bien confirmé ces vérités premières que le ressort de l'analyse c'est la bonté et que ce qui est mis heureusement particulièrement en évidence depuis ces années avec l'effacement progressif du discours de Freud, c'est la solidité et la gloire d'une découverte qu'on appelle l'"autonomous ego", à savoir l'ego à l'abri des conflits. Voilà ce qui résulte de cinquante années d'expérience par la vertu de l'injection de trois psychanalystes, qui avaient fleuri à Berlin, dans la société américaine où ce discours d'un ego solidement autonome était sans doute prometteur de résultats alléchants. Pour un retour au discours du Maître, en effet on ne peut mieux faire ! Ceci vous donne l'idée enfin des incidences en retour, si on peut dire, rétrogressives de toute espèce de tentative de transgression comme tout de même fut en un temps l'analyse.

Alors nous allons dire les choses d'une certaine façon et puisque vous le trouverez au détour, et facilement, de telle ou telle page puisque je vous dis que c'est aussi un des thèmes courants de la propagande analytique, vous le trouverez ici en anglais, ça s'appelle "happiness", nous appelons ça en français le bonheur. Le bonheur, à moins de le définir d'une façon assez triste à savoir que c'est d'être comme tout le monde, ce à quoi après tout pourrait assez bien se résoudre l'"autonomous ego", le bonheur, il faut bien le dire, personne ne sait ce que c'est. Mais si nous en croyons Saint-Just, Saint-Just qui l'a dit lui-même, le bonheur est depuis cette époque, celle de Saint-Just, devenu un facteur de la politique. Alors essayons ici de donner corps à cette notion par aussi un énoncé abrupt dont je vous prie de prendre acte qu'il est central à la théorie freudienne : il n'y a de bonheur que du phallus.

Freud l'écrit sous toutes sortes de formes et l'écrit même de la façon naïve qui consiste à dire que rien ne peut être approché de jouissance plus parfaite que celle de l'orgasme masculin. Seulement là où l'accent est mis par la théorie freudienne c'est qu'il n'y a que le phallus à être heureux, pas le porteur dudit, même quand, non pas par oblativité, comme on dit, mais en désespoir de cause, il le porte, le sus-dit, au sein d'une partenaire supposée se désoler de n'en être pas porteuse elle-même. Voilà ce que nous enseigne positivement l'expérience psychanalytique : que le porteur dudit, comme je m'exprime, s'escrime à faire accepter par cette partenaire cette privation au nom de quoi tous ses efforts d'amour, de menus soins et de tendres services sont vains puisqu'ils ravivent ladite blessure de la privation, que cette blessure donc ne peut être en quelque sorte compensée par la satisfaction que le porteur aurait de l'apaiser, que bien au contraire bien certainement elle est ravivée de sa présence même, de la présence de ce dont le regret cause cette blessure. C'est là très exactement ce que nous a révélé ce que Freud a su extraire du discours de l'hystérique. C'est à partir de là que se conçoit que l'hystérique symbolise cette insatisfaction première de sa promotion du désir insatisfait, celle sur laquelle j'ai insisté et que j'ai mise en valeur en m'appuyant sur l'exemple minimal, à savoir ce que j'ai commenté dans cet écrit qui reste sous le titre de "Direction de la cure et des principes de son pouvoir", le rêve - qu'on s'en souviendra - dit de "la belle bouchère", de la belle bouchère et de son baiseur de mari, celui-là un vrai con - un homme ! - moyennant quoi il faut qu'elle <sup>lui</sup> montre qu'elle ne tient pas à ce dont il veut la combler de surcroît, ce qui veut dire que ça n'arrangera rien quant à l'essentiel, malgré que cet essentiel elle l'ait. Ce qu'elle ne voit pas, elle, parce qu'elle aussi a ses limites à son petit horizon, c'est que ça serait, cet essentiel de son mari, à le laisser à une autre qu'elle trouverait, elle, le plus-de-jouir. Car c'est bien ce dont il s'agit dans le rêve. Et elle ne le voit pas dans le rêve, c'est tout ce qu'on peut dire. Il y en a d'autres qui le voient parce que Dora, c'est ce qu'elle fait. Elle bouche par l'adoration de l'objet de désir, qu'est devenu, à son horizon, la femme; cette femme dont elle s'enveloppe, celle qui dans l'observation s'appelle Madame K. et qu'elle adore sous la figure de cette madone de Dresde qu'elle va contempler, elle bouche par cette adoration sa revendication pénienne. Et ceci permet de dire que "la belle bouchère" ne voit pas qu'en fin de compte, comme Dora, elle serait heureuse, très précisément, cet objet, à le laisser à une autre.

Ce ne sont que des indications; il y a d'autres solutions. Si j'indique celle-là, c'est parce qu'elle est la plus scandaleuse. Il y a bien d'autres raffinements dans la façon de substituer à cette jouissance dont l'appareil qui est

celui du social, à cette jouissance dont l'appareil, qui aboutit au complexe d'Oedipe, fait justement d'être la seule qui donnerait le bonheur, justement à cause de cela cette jouissance est exclue, c'est proprement la signification du complexe d'Oedipe. C'est bien pourquoi ce qui intéresse dans l'investigation analytique, c'est comment quelque chose dont nous avons défini l'origine d'une tout autre source que de la jouissance phallique, celle située, celle, si l'on peut dire, quadrillée de la fonction du plus-de-jouir comme elle est apportée, cette fonction du plus-de-jouir, en suppléance de l'interdit de la jouissance phallique - je ne fais ici que rappeler des faits éclatants du discours freudien que j'ai déjà mis maintes fois en valeur et que je désire insérer ici dans leur rapport de configuration, non pas centrale, mais connexe à la situation que j'essaye de donner des rapports du discours à la jouissance; c'est en cela que je les rappelle et que je veux y mettre un accent, si vous voulez bien de plus, destiné à changer en quelque sorte ce que pour vous peut traîner d'aura l'idée que le discours freudien se centre sur cette donnée biologique de la sexualité. Je prendrai ici la mesure de quelque chose dont il faut bien vous avouer que j'ai pas fait la découverte il y a bien longtemps,

ceci parce que c'est toujours les choses les plus visibles, celles qui s'étaient qu'on voit le moins, je me suis dit tout d'un coup demandé : mais comment est-ce qu'on dit en grec le sexe ? Le pire est que je n'avais pas de dictionnaire français-grec. D'ailleurs, il n'y en a pas, enfin il y en a des petits des moches. Mais enfin il faut reconnaître que j'avais trouvé  $\chi\epsilon\upsilon\omicron\varsigma$  qui, bien sûr, n'a rien à faire avec le sexe puisque ça veut dire enfin autre chose, la race, enfin c'est la ligne, c'est la lignée, c'est l'engendrement, c'est la reproduction.

Il y a un autre mot qui m'est venu à l'horizon, mais dont les connotations sont certes bien autres, la  $\psi\upsilon\kappa\iota\varsigma$ , la nature; mais c'est pas ça du tout que nous disons, ça n'a pas du tout cet accent, quand nous disons le sexe, cette répartition des êtres vivants, d'une part d'entre eux en deux classes avec tout ce dont on s'aperçoit que ça comporte, très probablement l'irruption de la mort, puisque les autres, mon Dieu, n'ont pas l'air tellement de mourir que ça, ceux qui ne sont pas sexués. Le relief, bien sûr, c'est pas du tout cette référence biologique, c'est bien ce qui montre qu'il faut être très très prudent avant de penser que c'est un rappel, non seulement d'un organicisme quelconque, mais même d'une référence à la biologie qui met en avant cette fonction du sexe dans le discours freudien; c'est là qu'on s'aperçoit que le sexe avec l'accent qu'il a pour nous et l'ordre d'emploi, la diffusion significative, c'est "sexus" et qu'en somme par rapport au grec - il faudrait poursuivre l'enquête dans d'autres langues positives - mais en latin, ça se rattache, et très nettement, à "se-care".

Dans le latin "sexus", il y a impliqué ce que j'ai d'abord mis en évidence, à savoir que c'est autour du phallus que tourne tout le jeu, et justement en tant que le phallus, et uniquement pour ça - car bien entendu, il n'y a pas que le phallus dans la relation, dans le rapport sexuel - seulement ce qu'il a de privilégié, cet organe, c'est qu'on peut en quelque sorte bien isoler sa jouissance. Il est pensable comme exclu, pour dire des mots violents ou pas, je ne vais pas vous noyer ça dans le symbolisme ! Il a justement cette propriété que nous pouvons d'ailleurs considérer, dans l'ensemble du champ de ce qui constitue les appareils sexuels, comme très locale, très exceptionnelle, il n'y a pas un très grand nombre d'animaux chez qui l'organe, l'organe décisif de la copulation est quelque chose d'aussi bien isolable dans ses fonctions de tumescence et de détumescence déterminant une courbe dite orgasmique parfaitement définissable : quand c'est fini, c'est fini ! "Post coitum, animal triste" a déjà dit Horace. Ça n'est pas forcé d'ailleurs, mais ça marque bien qu'il se sent frustré, quoi ! Il y a quelque chose là-dedans qui ne le concerne pas. On peut prendre les choses autrement, on peut trouver ça très gai, mais enfin Horace trouvait que c'était plutôt triste. Ça prouve qu'il avait encore gardé quelques illusions sur les rapports : la  $\varphi\sigma\tau\iota\varsigma$ , au bourgeon que constituerait le plaisir sexuel. Alors voilà qui met les choses à leur place, à savoir que c'est tout de même ainsi que Freud présente les choses et que s'il y a quelque chose dans la biologie qui pourrait faire écho, vague ressemblance, nullement racine, à cette position dont nous allons indiquer maintenant enfin la racine de discours, s'il y a quelque chose qui, pour faire bye-bye au domaine de la biologie, nous donnerait enfin une idée comme ça approximative de ce que ça représente, le fait que tout se joue autour de cet enjeu que l'un n'a pas et dont l'autre ne sait que faire, eh bien, ça serait à peu près ce qui se produit chez certaines espèces animales. J'ai vu tout récemment - c'est pour ça que je vous en parle - de très jolis poissons, monstrueux comme doit l'être un poisson, où la femelle a à peu près cette taille-là (grand geste des bras écartés) et le mâle est comme ça (petit doigt) ! Il vient s'accrocher à son ventre et il s'accroche si bien et jusqu'au point que ses testicules c'est indiscernable, on ne peut pas même au microscope voir où commencent les tissus de l'un et les tissus de l'autre. Il est là accroché par la bouche et de là il remplit ses fonctions de mâle. Après tout il n'est pas impensable en effet que ça simplifie beaucoup le problème des rapports sexuels quand le mâle est réduit à ce qui à peu près reste au bout d'un certain temps dans cette petite poche animale, à savoir principalement les testicules. A la fin, il est fatigué il résorbe son cœur, son foie, il n'y a plus rien de tout ça, il est là suspendu comme ça en bonne place.

La question est d'articuler ce qu'il en est de cette exclusion phallique dans le grand jeu humain de notre tradition, qui est celui du désir. Le désir n'a pas de rapport immédiatement proxime avec ce champ. Notre tradition le pose pour ce qu'il est : l'Eros, la présentification du manque. C'est là aussi qu'on peut se demander comment peut-on désirer quoi que ce soit ? Qu'est-ce qui manque ? Il y a quelqu'un un jour qui a dit : "Mais ne vous fatiguez pas, rien ne manque. Regardez les lys des champs. Ils ne tissent, ni ne filent, c'est eux qui sont à leur place dans le royaume des cieux". Il est évident que pour tenir ces propos de véritable défi, il fallait vraiment être celui-là même qui s'identifiait à la négation de cette harmonie. C'est tout au moins ainsi qu'on l'a compris, interprété quand on l'a qualifié du Verbe. Il fallait qu'il fût le Verbe lui-même pour qu'il puisse à ce point nier l'évidence. Enfin c'est l'idée qu'on s'en est fait. Lui n'en disait pas tant. Il disait, si l'on en croit un de ses disciples, : "Je suis la Voie, la Vérité et la Vie". Mais qu'on en ait fait le Verbe, c'est bien là où se marque que les gens tout de même savaient à peu près ce qu'ils disaient quand ils pensaient qu'il n'y avait que le Verbe à pouvoir à ce point se désavouer. C'est vrai, le lys des champs, nous pouvons bien l'imaginer comme un corps tout entier livré à la jouissance, chaque étape de sa croissance est identique à une sensation sans forme. Jouissance de la plante. Rien en tout cas ne permet de lui échapper. C'est peut-être une douleur infinie que d'être une plante ! Enfin personne ne s'amuse à rêver à ça, sauf moi !

Il n'en est pas de même pour ce qui est de l'animal qui a ce que nous interprétons comme une économie, la possibilité de se mouvoir pour obtenir le moins de jouissance. C'est ce qu'on appelle le principe du plaisir: ne restons pas là où on jouit, parce que Dieu sait où ça peut nous mener ! Je vous l'ai déjà dit tout à l'heure.

Or il y a cette chose que la jouissance tout de même, nous en savons les moyens. Je vous ai parlé tout à l'heure de la chatouille et de la grillade. Eh bien, on sait comment faire, c'est même ça le savoir. Personne en principe n'a envie d'en user trop loin, mais quand même ça tente. C'est même ça dont Freud a fait la découverte, justement vers 1920, et c'est là en quelque sorte le point de rebroussement de sa découverte que, quand après avoir épelé l'Inconscient, dont je défie qu'on dise que ça puisse être autre chose que la remarque qu'il y a un savoir parfaitement articulé dont à proprement aucun sujet n'est responsable et que, quand un sujet vient à rencontrer, à toucher, eh bien il se trouve, il se trouve, lui qui parle, qui tout d'un coup rencontre ce savoir auquel il ne s'attendait pas, il se trouve, ma foi, bien dérouté. C'était la première trouvaille. Et que ça



ait conduit nécessairement à ceci que Freud leur a dit, aux sujets : "Parlez, parlez donc, faites donc comme les hystériques ! On va bien voir quel est le savoir que vous rencontrez de la façon dont vous y êtes aspirés ou au contraire dont vous le repoussez, on va voir ce qui se passe". C'est là qu'il a fait cette découverte, celle qu'il appelle de "l'au-delà du principe du plaisir" qui est ceci : c'est que l'essentiel de ce qui détermine ce à quoi on a affaire dans l'exploration de l'Inconscient, c'est la répétition et que la répétition, ça ne veut pas dire: ce qu'on a fini, on le recommence, comme la digestion ou quelques autres fonctions physiologiques. La répétition, c'est une dénotation, dénotation précise d'un trait que j'ai dégagé du texte de Freud comme identique au trait unaire, au petit bâton, à l'élément de l'écriture, d'un trait en tant qu'il commémore une irruption de la jouissance.

Voilà pourquoi il est concevable que le plaisir soit violé dans les règles de son principe, pourquoi il cède au déplaisir - car il n'y a rien d'autre à dire, pas la douleur forcément - au déplaisir qui ne veut rien dire que la jouissance. C'est ici que l'insertion de la génération du génital, du génésique, dans le désir se montre tout à fait distincte de la maturité sexuelle. Parler de sexualisation prématurée a, certes, son intérêt, encore qu'il faille bien dire que ce qu'on appelle, chez l'homme, la première poussée sexuelle soit, à cet égard, très évidemment ce qu'on dit, à savoir prématurée, qu'à côté de ce fait qu'elle puisse impliquer en effet jeu de jouissance, il n'en reste pas moins que ce qui va introduire la section entre la libido et la nature, eh bien, ce n'est pas seulement l'auto-érotisme organique. Il y d'autres animaux que les hommes qui sont capables de se chatouiller, disons. Ça ne les a pas menés à une élaboration du désir bien avancée, les singes !

Par contre la faveur trouvée en fonction du discours, il ne s'agit pas seulement de parler des interdits, mais simplement d'une dominance de la femme en tant que mère, et mère qui dit, mère à qui on demande, mère qui ordonne, qui institue du même coup cette dépendance du petit homme, la femme donne à la jouissance d'oser le masque de la répétition. La femme ici se présente en ce qu'elle est : comme institution de la mascarade, elle apprend à son petit à parader. Elle porte vers le plus-de-jouir, parce qu'elle plonge ses racines, elle, la femme, comme la fleur, dans la jouissance elle-même.

Les moyens de la jouissance sont ouverts au principe de ceci qu'il est renoncé à la jouissance close et étrangère à la mère. C'est à quoi va venir s'insérer la vaste connivence sociale qui inverse ce que nous pouvons appeler au naturel la différence des sexes en sexualisation de la différence organique. Ce renversement implique le commun dénominateur de l'exclusion de l'organe spécifiquement mâle. Le mâle, dès lors, est et n'est pas ce qu'il est au regard de la jouissance et de là aussi la femme se produit comme objet justement de n'être

pas ce qu'il est d'une part, différence sexuelle, et d'autre part d'être ce à quoi il renonce comme jouissance. Voilà.

Ces rappels sont tout à fait essentiels à faire au moment où, à parler de "l'envers de la psychanalyse", la question se pose de la place de la psychanalyse dans le politique. L'intrusion dans le politique ne peut se faire qu'à reconnaître qu'il n'y a de discours, et pas seulement l'analytique, de discours que de la jouissance, tout au moins quand on espère le travail de la vérité. La caractérisation du discours du Maître comme comportant une vérité cachée, ce qui ne veut pas dire qu'il se cache, qu'il se planque, le discours du Maître - le mot "cacher" a, en français, ses vertus étymologiques, il vient de "coactus" "coactare", "coacticata", coacticare", ça veut dire qu'il y a quelque chose qui est comprimé, qui est comme une surimpression, quelque chose qui demande à être déplié pour être lisible - il est clair que sa vérité lui est cachée et qu'un certain Hegel a articulé qu'elle lui est livrée, sa vérité, par le travail de l'esclave. Seulement voilà, c'est un discours de Maître. Et le discours de Hegel qui repose sur la substitution de l'Etat au Maître par le long chemin de la culture pour aboutir au Savoir Absolu, paraît bien avoir été définitivement réfuté quelques trouvailles qui sont celles de Marx auxquelles - je ne suis pas là pour les commenter - je ne donnerai pas d'appendice, mais simplement montrerai à quel point, du belvédère psychanalytique, nous sommes à l'aise pour mettre en doute ceci d'abord que le travail engendre un Savoir Absolu à l'horizon, ni même aucun savoir. J'ai déjà avancé ça devant vous, je ne veux pas ici le reprendre, mais c'est un des axes où je vous prie de vous situer pour saisir ce qu'il en est de la subversion.

Si le savoir est moyen de la jouissance, le travail est autre chose, même s'il est accompli par ceux qui ont le savoir. Ce qu'il engendre, ça peut, certes, être la vérité. Mais nul travail n'a jamais engendré un savoir. Quelque chose y objecte qui est celui que donne une observation plus serrée de ce qu'il en est. Dans notre culture, des rapports du discours du Maître à quelque chose qui a surgi, qui est celui d'où est reparti tout l'examen de ce qui, du point de vue de Hegel, s'enroulait autour de ce discours. L'évitement de la jouissance absolue, en tant qu'elle est déterminée par ceci qu'à fixer l'enfant à la mère, la connivence sociale la fait le siège élu des interdits, d'autre part la formalisation d'un savoir qui rend toute vérité problématique, est-ce que ce n'est pas ce qui nous suggère que quelque chose plutôt que ce qu'on nous indique d'un progrès survenu par le travail de l'esclave - comme si, dans sa condition, il y avait eu le moindre progrès, bien au contraire ! - est-ce que ce n'est pas là pour nous donner l'idée plutôt d'un transfert, d'une spoliation de ce qu'il en était au départ de ce savoir inscrit, recelé dans le monde de l'esclave et

après de quoi c'est le discours du Maître qui avait à s'imposer, avait à s'imposer aussi de ce fait rentrant dans le mécanisme de son assertion répétée d'y appréhender la perte de sa propre entrée dans le discours, d'y voir surgir pour tout dire cet objet a que nous avons épinglé du plus-de-jouir.

C'est cela en somme, cela pas plus, que le Maître avait à faire payer à l'esclave, seul possesseur des moyens de la jouissance. Il se contentait de cette petite dîme d'un plus-de-jouir dont après tout rien n'indique que l'esclave en lui-même fût malheureux de le donner. Il en est tout autre chose de ce qui se trouve à l'horizon de la montée du sujet-Maître dans une vérité qui s'affirme de son égalité à soi-même, de cette je-cratie dont je parlais une fois et qui est, semble-t-il, l'absence de toute affirmation dans la culture qui a vu fleurir entre toutes ce discours du Maître.

Cette soustraction à l'esclave de son savoir qui est, à la voir de plus près, toute l'histoire de cette dialectique dont Hegel suit les étapes à chaque pas, chose singulière sans avoir vu où elle menait, certes et pour cause : il était encore dans le champ de la découverte newtonnienne, il n'avait pas vu naître la thermo-dynamique. Peut-être alors, s'il avait pu se mettre au taux des formules qui pour la première fois unifièrent ce champ ainsi désigné de la thermo-dynamique, aurait-il pu y reconnaître ceci : du règne pur du signifiant répété à deux niveaux, Si, Si encore; le premier Si, c'est la digue, le second Si c'est en-dessous le bassin qui la reçoit et qui fait tourner une turbine.

Il n'y a pas d'autre sens à la conservation de l'énergie que cette marque d'une instrumentation qui signifie le pouvoir de Maître. Ce qui est recueilli dans la chute, ceci d'autant doit être conservé, c'est la première des lois. Il y a quelque chose qui malheureusement dans l'intervalle disparaît ou plus exactement ne se prête pas au retour, à la mise en état du point de départ. Ceci, c'est le principe dit de Carnot-Clausius, encore qu'un certain Meyer y ait beaucoup contribué. L'analogie d'un tel savoir avec un discours qui dans son essence donne la primauté à tout ce qui est du départ et de la fin, en négligeant tout ce qui dans un intervalle peut être de quelque chose qui relève d'un savoir, cette mise à l'horizon du monde nouveau de cette pure vérité vérité numérique de ce qui est comptable, est-ce que ceci, à soi tout seul, ne signifie pas bien autre chose que la montée en jeu d'un Savoir Absolu. Est-ce que ce n'est pas l'idéal même d'une formalisation où plus rien ne compte, car l'énergie n'est rien d'autre que ce qui se compte, ce qui, si vous manipulez d'une certaine façon les formules, se trouve toujours faire le même total. Et ce qui est sûr, ce glissement, ce quart de tour qui fait que c'est à la place du Maître que s'instaure une articulation éminemment nouvelle, complète-

ment formellement au savoir et qui, à la place de l'esclave, fait venir, non pas quelque chose qui d'aucune façon s'insérerait dans l'ordre de ce savoir, mais qui en est bien plutôt le produit, ce que Marx dénonce de ce procès de spoliation sans se rendre compte que c'est dans le savoir même qu'en est le secret comme la réduction du travailleur à lui-même, à n'être plus rien lui-même que valeur. Le plus-de-jour passé un étage au-dessus n'est rien d'autre que ce rapport à quelque chose qui n'est plus "plus-de-jour", mais qui s'inscrit simplement comme valeur à ins- ou à déduire de la totalité de ce qui s'accumule d'une nature essentiellement transformée. Le travailleur n'est qu'unité de valeur. Avis à ceux pour qui ce terme évoque un écho ! C'est bien ce que Marx dénonce dans la plus-value, c'est la spoliation de la jouissance. Et pourtant cette plus-value, c'est le mémorial du plus-de-jour, un équivalent du plus-de-jour. La société des consommateurs prend son sens de ceci que ce qui en fait "l'élément" qu'on qualifie d'humain, à cela est donné l'équivalent homogène de n'importe quel plus-de-jour qui est le produit de notre industrie, un plus-de-jour en toc pour tout dire : c'est aussi bien, ça peut faire semblant de plus-de-jour, ça retient encore beaucoup de monde !

Si je voulais vous donner matière à rêver où s'amorce ce procès dont notre science est le statut, je vous dirais - puisqu'après tout j'en refais la lecture récemment - de vous amuser au "Satiricon". Moi, je ne trouve pas mauvais ce qu'il en a fait, le type. Il a fait une faute d'orthographe en écrivant "Satyricon" et ceci ne lui sera jamais pardonné; il n'y a pas d'y; mais à part ça, ça n'est pas mal, c'est moins bien que le texte. C'est moins bien que le texte, parce que dans le texte on est sérieux, on ne s'arrête pas à des images et qu'on voit de quoi il retourne.

Pour tout dire, c'est un bon exemple pour faire la différence de ce qu'il en est du Maître et du riche. Ce qu'il y a de merveilleux dans les discours, quels qu'ils soient, fût-ce les plus révolutionnaires, c'est qu'ils ne disent jamais les choses en cru, comme je viens d'essayer, comme ça, un petit peu, vous savez, enfin j'ai fait ce que j'ai pu pour le discours de Freud !

Depuis le temps qu'il y a des économistes, on voit à quel point ça a de l'intérêt pour nous, analystes, parce que, s'il y a quelque chose qui est à faire dans l'analyse, c'est l'institution de cet autre champ énergétique qui nécessiterait d'autres structures. Vous pouvez unifier tant que vous voulez, si vous êtes Maxwell, le champ thermo-dynamique et l'électro-magnétique, quand même vous rencontrerez un os à propos du gravitationnel. Et c'est assez curieux puisque c'est le gravitationnel avec le quel tout le monde a commencé. Mais enfin qu'importe !

Pour ce qui est du champ de la jouissance, hélas, qu'on appellera jamais - car je n'aurai sûrement pas le temps d'en ébaucher des bases - qu'on appellera jamais même

le champ lacanien, comme je l'ai souhaité, pour ce qui est du champ de la jouissance, il y a des remarques à faire. Il est très curieux que dans le tas d'auteurs dans lequel je mets de temps en temps mon nez, il y en a un qui s'appelle, comme chacun le sait, du nom de Smith qui a écrit quelque chose comme ça qu'il appelle "La richesse des nations". Et puis on ouvre le livre... et alors on voit des économistes, il n'est pas le seul, ils sont tous là à se casser la tête, Malthus, Ricardo, les autres... "La richesse des nations", qu'est-ce que c'est ? Alors on est là à essayer de définir : est-ce que c'est la valeur d'usage - ça doit bien compter quand même - ou la valeur d'échange - parce que ce n'est pas Marx qui a inventé tout ça, il s'est bien embarrassé de ce truc. Il est extraordinaire que personne, mais personne/<sup>alors</sup> pour le coup, pas même un instant, je ne dis pas pour s'y arrêter, n'a fait cette remarque que la richesse, eh bien, c'est la propriété du riche, comme la psychanalyse - je vous ai dit un jour - c'est fait par le psychanalyste, c'est sa principale caractéristique. Il faut partir du psychanalyste; et pourquoi à propos de la richesse, on ne partirait pas du riche ? Alors là intervient peut-être - et puis parce qu'il faut que j'aïlle vite, il faut que je m'arrête dans dix minutes pour des raisons de cours - je vais quand même vous dire quelque chose qui ressort d'une expérience qui n'est pas spécialement d'analyste, que tout le monde peut faire : le riche - c'est très important - a une propriété; il achète, il achète tout en somme, il achète beaucoup. Je voudrais bien que vous méditez sur ceci : c'est qu'il ne paie pas. On s' imagine qu'il paie pour des raisons comptables qui tiennent à la transformation du plus-de-jouir en plus-value. D'abord chacun sait que la plus-value s'additionne très régulièrement. Il n'y a pas de circulation du plus-de-jouir /<sup>et très nommément</sup> il y a une chose qu'il ne paie jamais : c'est le savoir. Car il n'y a pas que la dimension de l'entropie dans ce qui se passe là, du côté du plus-de-jouir. Il y a quelque chose quand même dont quelqu'un s'est aperçu, c'est que le savoir, ça implique l'équivalence entre cette entropie et une information. Bien sûr, ce n'est pas pareil, ce n'est pas aussi simple que Monsieur Brillouin le dit. Mais tout de même il faut voir ceci : c'est que le riche n'est un maître - et c'est ça que je vous prie d'aller voir dans le "Satiricon" - que parce qu'il s'est racheté. Les **Maîtres** dont il s'agit à l'horizon du monde antique ne sont pas des hommes d'affaires. Voyez comme Aristote en parle, ça lui répugne. Par contre, quand un esclave s'est racheté, il n'est un maître qu'en ceci qu'il commence à tout risquer - c'est bien ainsi qu'un personnage qui n'est autre que Trimalchion lui-même s'exprime dans le "Satiricon"- et qu'à partir du moment où il est riche, pourquoi est-ce qu'il peut tout acheter sans payer, puisque lui n'a rien à faire avec

la jouissance, que ce n'est pas cela qu'il repète. Il repète son rachat. Il rachète tout; plutôt, tout ce qui se présente, il le rachète. Il est bien fait pour être chrétien ! Il est par destination le "racheté". Et pourquoi est-ce qu'on se laisse acheter par le riche ? On se laisse acheter par le riche parce que ce qu'il vous donne participe de son essence de riche, à savoir qu'à acheter à un riche, à une nation développée, vous croyez simplement - c'est ça le sens de la richesse des nations - que vous allez participer du niveau d'une nation riche. Seulement, dans cette affaire, ce que vous perdez, c'est votre savoir qui vous donnait, à vous, votre statut. Ce savoir, le riche se l'acquiert par dessus le marché; simplement il ne le paie pas.

Eh bien, nous sommes arrivés aujourd'hui à la limite, je m'excuse, à la limite de ce que je peux dire avant d'évacuer cette salle. Je voulais introduire ceci de ce qui peut arriver de la promotion au niveau où joue la fonction du riche, celle pour qui le savoir n'est qu'appareil d'exploitation. Ce qui peut arriver, c'est la reprise de voix de ce qu'il en est du plus-de-jour, du a. C'est là ce dont la fonction de l'analyste donne en quelque sorte quelque chose comme l'aurore. J'essaierai de vous expliquer, la prochaine fois, ce qu'en est l'essence. L'essence n'est sûrement pas de refaire de cet élément un élément de maîtrise, puisque, comme je vous l'expliquerai, tout tourne autour de l'insuccès

ooo